

La théorie de la séduction de Freud : une affaire de croyance ?¹

Michèle Skierkowski

« Je ne crois plus à mes *neurotica* », écrit Freud dans la lettre à Fliess du 21 septembre 1997². A quoi fait-il référence ? Et à quoi croyait-il jusqu'à ce moment précis ? Vous le savez tous et toutes, il s'agit de ce qui est couramment nommé « la théorie de la séduction », qui indique que les névroses et principalement l'hystérie trouvent leur origine dans des abus sexuels durant la prime enfance. Cette théorie a été élaborée par Freud au moment où il entretenait une correspondance abondante avec Wilhem Fliess ; c'est donc la lecture de ces lettres qui nous permettra d'examiner la croyance, puis l'incroyance de Freud, quant à cette théorie.

La plupart des écrits psychanalytiques dans lesquels il est traité de cette question parlent de l'abandon de la théorie de la séduction. Freud aurait abandonné une théorie et serait passé à une autre.

Freud, lui, dit ne plus y croire, ce n'est pas pareil. Son incroyance l'a amené à reconnaître l'importance du fantasme, de la sexualité infantile et la différence entre la réalité psychique et la réalité « extérieure ». Il n'est cependant pas tout à fait certain que le terme « abandon » convienne complètement, Freud n'est pas si radical, nous le verrons.

Et d'autre part, ce terme de « séduction », que signifie-t-il ? A minima, le terme d'abus sexuel conviendrait mieux pour nommer ce dont parle Freud, - il parle « d'abus infantile », au sens d'abus sexuel sur l'enfant, nous disent les traducteurs de la correspondance³.

Freud emploie bien le terme de « séduction », *Verführung* en allemand. Mais le terme allemand a-t-il complètement le même sens que le terme de « séduction » en français ? Ou en espagnol ? Si le terme allemand, *Verführung*, se traduit bien par séduction, il renvoie à « détournement », et de plus sexuel. Le dictionnaire donne comme exemple *verführung Minderjähriger* : qui signifie « détournement de mineur ». Donc en allemand, la connotation avec « l'abus sexuel » paraît plus

¹ Texte d'une intervention orale lors du séminaire de Paris d'Analyse Freudienne, séminaire 2023/2024 dont le thème général était : « Que croire ? ».

² Sigmund Freud, « *Lettres à Wilhem Fliess* », 1887-1904, Edition complète, PUF, 2006 Lettre 139, du 21-09-1997, page 334.

³ *Idem*, Lettre 80, du 2-11-1995, page 192.

marquée que dans le terme français de « séduction » qui comporte une référence au charme, à un acte de pouvoir sur l'autre mais pas forcément dans un sens sexuel. Même si le terme latin *seducere* signifie corrompre, détourner du droit chemin, on voit que nous ne sommes pas tout à fait dans le même registre sémantique.

Quant au terme « *neurotica* », il semble difficile à traduire, puisque les traducteurs y renoncent, et expliquent que la construction allemande de la phrase ne permet pas de décider si le mot latin *neurotica* est un féminin singulier ou un neutre pluriel. Indécidable donc. Remarquons simplement que Freud dans une autre lettre, un peu antérieure à celle dans laquelle il annonce ne plus croire, se dit « *tourmenté par de sérieux doutes en ce qui concerne la névrotique.* ». Il nomme donc ainsi, dans cette période, sa théorie de l'étiologie des névroses.

Entrons donc dans la correspondance avec Fliess. Je vous dirai quand je cite Freud, mais je ne vous donne pas les références des lettres à chaque fois, ce serait ennuyeux à écouter.

Je vous rappelle ce que Freud écrit à Wilhem Fliess le 21 septembre 1907 : « *Je vais tout de suite te confier le grand secret, qui au cours des derniers mois s'est lentement fait jour en moi, je ne crois plus à mes neurotica* ».

Si il n'y croit plus, c'est donc qu'il y croyait... mais de quelle croyance s'agit-il donc ?

Avant de tenter de répondre à la question, je vais faire un petit détour par ce qui me semble être une autre croyance de Freud.

Lorsqu'on lit cette correspondance, on perçoit bien sûr l'amitié, grandissante au fil du temps, de Freud pour Fliess, mais aussi de manière assez étonnante, la « croyance » de Freud dans les théories de Fliess. Celui-ci cherche à prouver une relation entre la muqueuse nasale et les activités génitales, une relation entre la bisexualité et les phénomènes périodiques de la vie. Non seulement Freud semble adhérer à ces hypothèses, mais on le voit chercher à les confirmer. Il s'essaye à toutes les périodisations possibles, s'évertue à trouver des relations entre certains de ses propres symptômes et des périodes de 28 jours. Très respectueux des demandes de Fliess, il note les dates de tout ce qui peut arriver sur le plan somatique ou psychique à lui-même mais aussi à chaque membre de sa famille⁴.

⁴ *Idem*, Voir la lettre 94, du 16/04/1906, par exemple.

Les lettres de la fin 1893 et du début 1894 reflètent une acceptation aveugle des idées les plus infondées de Fliess, farfelues dirions-nous aujourd'hui. Mais, peu après, apparaît une certaine réticence de la part de Freud. Cette réticence s'exprime faiblement dans un premier temps. D'abord Freud questionne Fliess, puis il émet quelques doutes, pour enfin, et certainement dans le but de préserver l'amitié de Fliess, il règle la question en se déclarant incompetent dans ce genre de chose.

Au début de ce travail, je me suis demandé si on pouvait trouver une relation entre la croyance dans les théories de Fliess et la croyance dans la réalité des scènes de séduction ?

La lecture des lettres montre une concomitance entre le moment où s'écroulera la croyance à la théorie de la séduction, et le moment où l'on perçoit que Freud ne peut plus croire aux théories de Fliess.

Finalement, je ne sais pas s'il y a plus que cette concomitance entre les deux croyances. Peut-être s'agit-il tout simplement d'un même fonctionnement, d'une même manière de travailler dans les deux cas. Freud met toute son énergie dans la croyance en une théorie, puis, malgré qu'il fasse taire sa faculté critique, le doute se développe, en sourdine d'abord, puis plus fortement jusqu'à renverser cette croyance.

De la même manière qu'il va rassembler un grand nombre de données pour les fournir à Fliess, il va chercher à rassembler un nombre important de cas d'hystérie, de névrose de contrainte, de neurasthénie, pour étayer sa théorie de l'étiologie des névroses. Il écrit ainsi vouloir rassembler une centaine de cas de chaque névrose.

L'étude de ces cas va l'amener à chercher toujours plus précisément qui sont les séducteurs. Et on retrouve ce même mouvement ambivalent, il devra « lutter » contre le doute qui s'installe au fur et à mesure que se précise que le séducteur dont il est question, c'est le plus souvent le père. Nous retrouvons ici le même mouvement que celui rencontré par rapport aux croyances dans les théories de Fliess.

Revenons à la lecture des lettres : Dès les premières lettres de l'année 96, Freud se dit convaincu de pouvoir guérir définitivement l'hystérie et la névrose de contrainte ; cette conviction correspond à la certitude qu'il y a une séduction réelle à la base de l'hystérie, ou pour le dire plus directement : les abus sexuels

commis sur les enfants sont les causes des névroses. En octobre 95⁵, Il écrivait à Fliess : « *dans le cas de l'hystérie, il faut qu'une expérience vécue sexuelle primaire ait eu lieu (avant la puberté) avec dégoût et effroi* ».

Cette certitude repose sur ce que lui ont révélé ses patientes par la technique de l'hypnose, puis par celle de l'application de la main sur le front : des souvenirs de scènes sexuelles subies.

Il généralise à toutes les névroses ce qu'il a découvert à partir de l'hystérie. Le type de névrose dépend de l'âge de l'enfant au moment de l'abus sexuel, et de l'effroi ou du plaisir pris lors de celui-ci. L'événement ne prend son sens sexuel qu'après la puberté, et prend du même coup, et donc après-coup, un sens traumatique.

L'année 1996 et jusqu'au début 1997, l'enthousiasme de Freud quant à sa théorie est remarquable, et transparait à travers les lettres. Il dit ressentir « *Cette impression qui se renforce en moi que tout est comme je le suppose, et que donc tout va s'éclairer.*⁶ »

Donc tout va s'éclairer. Freud attend non seulement que sa théorie se confirme mais il en attend aussi un bénéfice pour lui-même. En effet à plusieurs reprises, il se diagnostique hystérique⁷.

En fait Freud se pense hystérique, comme ces femmes qu'il écoute et à partir du discours desquelles il invente la psychanalyse.

En mai 96, il écrivait avec une certaine assurance : « *je te communique la solution de l'étiologie des névroses qui demande à être confirmée par des analyses individuelles.*⁸ » Cette confirmation ne viendra pas malgré l'attente de Freud. A partir de mai 1997 la tonalité des lettres change, Freud dit sa difficulté à penser, dit se sentir « dans un cocon⁹ ».

En quelques mois, l'enthousiasme retombe. Il est vrai que Freud, malgré ses espérances, n'a pu mener aucun cas jusqu'à sa résolution complète.

Mais un autre questionnement intervient qui ne sera pas sans lien avec le doute qui est en train de se développer. Il s'agit de la question de l'identité des abuseurs. Freud les nomme les « générateurs » de la névrose. Suivons Freud dans ce questionnement. Dans les articles publiés en 96, comme « L'hérédité et

⁵ Opus cité, 8 octobre 1895 (lettre 75).

⁶ Opus cité, lettre du 16 04 1996, page 234.

⁷ : Opus cité, Lettre 136 et lettre du 3 octobre 97, « si je réussis à résoudre ma propre hystérie », (page 340).

⁸ Opus cité, page 240.

⁹ Opus cité, lettres des 18 et 22 mai 1997.

l'étiologie des névroses »¹⁰ Freud indique pour ce qui concerne l'hystérie, - je le cite - : « *la solution de la question étiologique est d'une simplicité et uniformité surprenante. La cause spécifique de l'hystérie réside dans l'action d'un agent, c'est un souvenir qui se rapporte à la vie sexuelle. L'évènement duquel le sujet a gardé le souvenir inconscient est une expérience précoce de rapports sexuels avec irritation véritable des parties génitales, pratiquée par une autre personne, et la période de la vie qui renferme cette évènement funeste est la première jeunesse* », avant 8 ans, complète-t-il.

Les abuseurs sont donc des adultes, ou lorsqu'il s'agit d'un enfant, d'un frère aîné par exemple, c'est parce qu'il a lui-même subi une séduction antérieure par une servante, gouvernante. Et dans un autre texte intitulé « Sur l'étiologie de l'hystérie », il distingue plusieurs classes d'abuseurs : des adultes étrangers à la famille, des personnes qui s'occupent des enfants, les bonnes d'enfants, les gouvernantes, les précepteurs, et « *malheureusement aussi* », écrit-il, « *et beaucoup trop souvent un proche parent.* »¹¹ Il fait donc un pas de plus. Il va en faire d'autres.

Le 30 juin 96, Freud avait annoncé à Fliess que son père allait très mal¹². Celui-ci meurt cinq mois plus tard, le 26 octobre 1996.

Je ne sais pas si quelque chose se libère ou s'empêtre chez Freud à ce moment-là, mais dans les mois qui suivent la mort de son père, il va désigner toujours davantage le père comme le séducteur. Et il relate à Fliess des cas de plus en plus nombreux allant dans ce sens. Au même moment apparaît le leitmotiv sur le fait que « *pas un réel cas n'est encore achevé.* », et Freud dit qu'il manque quelque part une pièce essentielle.¹³ Croyance certes, mais déjà accompagné d'un doute.

Cependant, Freud espère et y croit ; janvier 97 : « *au prochain congrès, espérons-le, des choses importantes seront discutées, j'aurai peut-être d'ici là mené un cas à son terme.* »¹⁴ Mais quand même, il tempère son espoir, « *tant qu'on n'y est pas arrivé, il n'y a pas de certitude.* »¹⁵ Dans la lettre du 6-12-1996, il écrit : « *Il m'apparaît que l'hystérie s'affirme de plus en plus comme la*

¹⁰ Sigmund Freud, « L'hérédité et l'étiologie des névroses », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1974, page 49.

¹¹ Sigmund Freud, « L'étiologie de l'hystérie », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1974, page 99. Ce n'est qu'en 1924, que Freud ajoutera une note dans « *Les études sur l'hystérie* » pour préciser que ce parent proche pouvait être le père.

¹² Il nomme son père « le vieux », voir, *opus cité* note 1, page 257 : « *hier nous avons enterré le vieux* ».

¹³ *Ibidem*, Lettre du 17/12/1996, page 277.

¹⁴ *Ibidem*, Lettre 115 du 3 janvier 1997, page 280.

¹⁵ *Ibidem*, Lettre 120 page 293.

*conséquence de la perversion du séducteur ; l'hérédité de plus en plus comme une séduction par le père.*¹⁶ ». On peut remarquer que la séduction est en train de lui permettre de régler la question de l'étiologie héréditaire, qui était encore prégnante à ce moment-là.

Donc les éléments ciblent toujours davantage le père, les observations racontées à Fliess deviennent de plus en plus précises. Je vous lis un passage d'un cas, il s'agit de madame F de A, c'est un peu long, je m'en excuse auprès de vous, mais il est très révélateur de la manière dont Freud travaille.

Je le cite : « *Elle souffre d'eczéma autour de la bouche et de gerçures au coin des lèvres qui ne guérissent pas. La nuit, (il y a) afflux de salive, par accès, après quoi les gerçures apparaissent. Il m'a déjà été donné de ramener une observation tout à fait analogue à la succion du pénis. Dans l'enfance, elle a eu pour la première fois une inhibition de parole, alors qu'elle s'enfuyait la bouche pleine devant son institutrice. Son père a la même façon de parler, explosive, comme si il avait la bouche pleine.* »

Et là, Freud écrit, c'est tout à fait étonnant : « *Habemus papam* ». Puis il continue : « *Lorsque je lui lançais cette explication, elle y souscrivit puis elle commit la bêtise de demander des comptes au vieux lui-même...il protesta de son innocence et jura ses grands dieux. Elle est maintenant dans un état de violente rébellion, elle déclare le croire. Je l'ai menacé de la renvoyer. Elle ne s'est jamais aussi bien portée que le jour où je lui ai fait cette révélation.*¹⁷ ».

Alors s'il s'agit d'un père abuseur, cela concerne-il tous les pères ? En février 1997, Freud explique les migraines hystériques par des scènes de séduction, dans lesquelles, je cite : « *aux fins d'actions dans la bouche, la tête est fixée, maintenue* ». Malheureusement, poursuit-il *mon propre père a été l'un de ces pervers et a été responsable de l'hystérie de mon frère et de celle de quelques-unes de mes plus jeunes sœurs.*¹⁸ ».

On est passé des adultes qui s'occupent des enfants (bonnes, nourrices) aux proches (les frères aînés, les oncles) puis aux pères en général, puis à son propre père et... Qu'en est-il pour lui ? Il est aussi le fils de ce père qu'il désigne comme l'abuseur de ses sœurs et frères, mais il est aussi lui-même un père.

En tant que père de ses enfants, il écrit le 31 mai 97, « *Récemment j'ai rêvé de sentiments exagérément tendres pour Mathilde* ». Mathilde est une de ses filles.

¹⁶ *Ibidem*, Page 270.

¹⁷ *Ibidem*, Lettre 115 du 3 janvier 1997.

¹⁸ *Ibidem*, Page 294.

Et il poursuit : « *Le rêve montre bien sûr mon souhait accompli, celui de prendre sur le fait un pater en tant qu'il est le générateur de la névrose, et il met fin aux doutes très vifs que je continue d'avoir*¹⁹. ». On voit ici Freud préférer croire que le souhait accompli est celui d'une confirmation de sa théorie plutôt que l'expression d'un désir pour sa fille.

Mais de quoi doute-t-il ? Il tient encore beaucoup trop à la théorie de la séduction dans l'étiologie des névroses pour pouvoir envisager qu'il s'agisse d'un désir, d'un fantasme. La croyance en la séduction fait encore barrage à la découverte du désir, du fantasme et de l'Œdipe. Le doute viendrait-il masquer la crainte que ce rêve mette au jour un désir pour sa fille ?

En tant que fils de son père, dans les lettres, Freud n'évoque pas une séduction de son père vis à vis de lui-même. Cependant, s'auto-diagnostiquant hystérique, cela ne pouvait que lui venir à l'idée. Mais il n'en dira rien à ce moment-là. Il écrira plus tard, lorsqu'il ne croira plus dans la théorie de la séduction que son père n'était pour rien dans sa propre névrose.

Donc les pères sont épinglés comme les responsables des névroses, par leur sexualité. Alors comment intégrer dans cette théorie ce que Freud nomme « les fantaisies hystériques » ? Freud à ce moment-là les considère comme des défenses psychiques fabriquées pour barrer l'accès aux souvenirs, mais du même coup elles peuvent être aussi le moyen de remonter jusqu'aux scènes originaires, le moyen de retrouver les scènes réelles à travers les fantaisies, les fantasmes. Mais comment démêler ce qui ressorti d'un registre ou de l'autre ? Ou mettre l'indice de réalité ? Le doute est à l'œuvre, et met Freud en difficulté. Décrivant son état, Freud parle de paralysie intellectuelle, il écrit se sentir comme dans un cocon, se demande quel animal va en sortir. Il écrit : « *quelque chose venu du tréfonds de ma propre névrose s'est opposé à un progrès dans la compréhension des névroses.*²⁰

Et renversement assez brutal de la perspective, dans la lettre du 21 septembre 1907 : « *je vais tout de suite te confier le grand secret, je ne crois plus en mes neurotica* ». Freud donne alors les quatre motifs de ce qu'il nomme son « incroyance » :

- d'abord l'attente déçue : ne pas réussir à mener une analyse à son terme.

¹⁹ *Ibidem*, Page 315.

²⁰ *Ibidem*, Lettre 132 page 322.

- puis deuxième motif : « *dans l'ensemble des cas, il fallait incriminer le père comme pervers, sans exclure le mien* », « *une telle extension de la perversion vis-à-vis des enfants est quand même peu vraisemblable* ».

Et ajouter à cela, troisième raison : « *il n'y a pas de signe de réalité dans l'inconscient, on ne peut pas différencier la vérité et la fiction investie d'affect* ».

La quatrième raison nous importe moins ici²¹.

Donc il n'y croit plus mais pour autant, est-ce qu'il laisse tomber complètement sa théorie, sa *neurotica* ? Il renverse un certain nombre des thèses qui jusque-là lui permettaient de croire avoir trouvé la théorie dont l'application pratique devait guérir complètement l'hystérie.

Et puis, à épingler les pères comme pervers et générateurs de névroses, il s'est trouvé mettre en cause son propre père, et lui-même.

Il faut noter que l'incroyance dans la *neurotica* se dit, s'écrit quasiment à la date anniversaire du décès du père de Freud. Cette théorie s'est élaborée presque entièrement entre la mort du père et la date anniversaire de cette mort. La mort du père avait permis sa mise en accusation comme pervers, maintenant un autre statut va lui est donné, le père séducteur va devenir le père du fantasme.

Le fantasme va prendre une place de plus en plus importante ; la scène qui se joue est bien réelle mais d'une réalité psychique et non pas de la réalité extérieure. Il y a une réalité psychique qui prend ainsi le pas sur la réalité extérieure.

Mais revenons précisément à ce mouvement de croyance et d'incroyance chez Freud.

Il semble qu'il y ait chez Freud assez souvent deux mouvements parallèles. Il en va ainsi pour la croyance dans les théories de Fliess comme pour la théorie de la séduction. Il exprime une croyance, très forte, et parallèlement un doute.

Celui-ci se manifeste dans un premier temps à bas bruit ; il s'entend par exemple dans le leitmotiv d'une attente d'une résolution totale d'un cas qui viendrait en quelque sorte certifier la théorie.

« Je ne crois plus dans mes *neurotica* », c'est le signal de l'achèvement du lent travail du doute.

Nous avons vu que ce long travail du doute amène aussi Freud à ne plus croire aux théories de Fliess. Il n'exprime pas auprès de Fliess cette incroyance, mais il trouve un subterfuge : il lui dit que n'ayant pas son intelligence il ne les

²¹ Le quatrième motif concerne la psychose.

comprend pas. Il ne comprend pas les théories de Fliess, qui lui ne manifeste aucun doute concernant ses propres théories, et au contraire manifeste une certitude absolue quant à son propre savoir. En fait Freud fonctionne à la croyance et Fliess à la certitude.

Fliess est toujours l'ami et collègue auquel Freud fait part de ses idées, dans une demande d'échange réciproque. Au début il donnait à Fliess la place et la fonction d'un public auquel s'adresser : je cite : « *j'espère que tu continueras à me laisser abuser de toi, « public bienveillant ». Sans ce public je ne peux absolument pas travailler.*²² ». Mais à partir de l'été 97, Freud s'engage dans son auto-analyse, dont il parle beaucoup à Fliess. Il écrit : « *le principal patient qui m'occupe c'est moi-même. Ma petite hystérie, fortement accentuée par le travail a un peu avancé dans sa solution.*²³. » Au fur et à mesure de l'auto-analyse, Fliess devient l'autre. Freud écrit : « *je suis infiniment heureux que tu me fasses le cadeau d'être un autre* », ou encore suite à une interruption de leur courrier dont il dit combien l'effet est contrariant « *parce que l'autre me manque* ». Les traducteurs soulignent l'importance de cet « autre », en donnant à chaque fois la traduction allemande, *der anderer*.

Son auto-analyse l'amène assez rapidement à dédouaner son père quant à un éventuel abus sexuel sur lui-même. Je cite : « *[...]je considère comme indispensable [mon auto analyse]. Je peux indiquer que chez moi le vieux ne joue pas un rôle actif, mais que j'ai probablement fait une déduction par analogie de moi à lui* ». La lettre suivante est extraordinaire, en quelques phrases il donne quasiment la description de ce qu'il va nommer par la suite le complexe d'Œdipe. « *Chez moi j'ai aussi trouvé le sentiment amoureux pour la mère et la jalousie envers le père. Je les considère maintenant comme un sentiment général de la prime enfance*²⁴. »

Débarrasser de la croyance en sa *neurotica*, le chemin s'ouvre pour la découverte de la sexualité infantile, du fantasme, de la réalité psychique et à terme de l'Œdipe.

Mais jusqu'où est allée l'incroyance de Freud ? Est-ce que découvrir la réalité psychique, les fantasmes, a impliqué une non croyance dans ce que ces patientes disaient ?

²² S. Freud, *opus cité* note 1, Lettre 127, du 16 mai 1997.

²³ *Ibidem*, Page 331.

²⁴ S. Freud, *opus cité* note 1, lettre 142, du 15/10/1997, page 342.

Quel statut va-t-il donné aux souvenirs d'abus sexuels que lui racontaient ses patientes ? Les pères sont-ils donc maintenant tous innocents des abus que les patientes de Freud leur attribuaient ?

Dans des textes plus tardifs, dans lesquels il explique les débuts du mouvement analytique, il mentionne cette théorie comme « une erreur ».

En 1914, dans « *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* », il explique : « *chemin faisant, on se trouva dans la nécessité de surmonter une erreur qui aurait pu devenir fatale à cette jeune recherche. Sous l'influence de la théorie traumatique de l'hystérie [...] on n'était que trop disposé à attribuer une réalité et une signification étiologiques aux récits dans lesquels les malades faisaient remonter leurs symptômes à des expériences sexuelles qu'ils avaient subies passivement au cours des premières années de leur enfance.* »²⁵

En 1924, Freud ajoute une note au texte « *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* » publié en 1924, dans laquelle il précise que le chapitre « *Etiologie spécifique de l'hystérie* » est « *dominé par une erreur que j'ai depuis lors reconnue et corrigée ... je ne savais pas encore distinguer les fantasmes des analysés concernant leurs années d'enfance, des souvenirs réels.* ». Les choses ont l'air clair, il s'agit de fantasmes et pas de souvenirs réels. Mais qu'est-ce qu'un souvenir réel ? Freud sur cette question est ambigu et le restera. D'ailleurs il ajoute immédiatement : *Cependant tout ce qui est contenu dans ce texte n'est pas à rejeter ; la séduction a conservé une certaine importance pour l'étiologie, et aujourd'hui encore je considère comme valables un certain nombre des développements psychologiques présentés ici* ». ²⁶

C'est donc en termes d'erreur que Freud parle de la théorie de la séduction. Mais cette erreur est particulière, dans la mesure où elle est subjective, il aurait tenu pour vrai quelque chose qui était faux.

Rappelons-nous avec quelles difficultés, au début, les patientes de Freud livraient ces récits, ou bien leur réticence à admettre qui était l'abuseur. On peut avoir l'impression que Freud cherchait à les convaincre.

Cependant ce qu'elles disent, même de cette manière, il y adhère. Il parle de foi, « j'ajoutais foi à ces récits ». Dans le texte de 1925, *Ma vie et la psychanalyse*,

²⁵ S. Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, PBP, 2015, page 117.

²⁶ S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, page 66.

il écrit : « chez les patientes, le rôle de séducteur était presque toujours dévolu au père. J'ajoutais foi à ces informations et ainsi je crus avoir découvert dans ces séductions précoces de l'enfance, les sources de la névrose ultérieure. »²⁷ et, il trouve une confirmation de sa foi, nous dit-il, dans les cas « où de telles relations au père, à l'oncle ou au frère aîné s'étaient maintenues jusqu'à un âge où les souvenirs sont certains... »

De cette croyance il lui a fallu donc se déprendre, mais reste « l'erreur » qui est comme la cicatrice de la croyance », selon l'heureuse expression employée par Laurence Khan²⁸.

Les termes « croyance », « foi », ne sont pas anodins, ils impliquent le doute. C'est bien ce que l'on peut voir à l'œuvre dans les lettres à Fliess. Croire suppose qu'on puisse ne pas croire..., en quelque sorte il y a une fragilité de la croyance, comme il y a un aspect incertain et provisoire de la théorie. Une théorie peut toujours être remise en question.

Est-ce qu'une théorie est vraie tant qu'on y croit ? Ou est-ce que ce que l'on croit est vrai ? Subjectivement, certainement. Et pour y croire Freud nous dit qu'il a fallu qu'il suspende un moment son sens critique. Il écrit en 1925 : « A quiconque secouera la tête avec méfiance devant une pareille crédulité, je ne puis donner tout à fait tort, mais je veux mettre en avant que c'était alors le temps où je faisais exprès violence à ma critique, afin de demeurer impartial et réceptif en face des nombreuses nouveautés que m'apportait chaque jour. »²⁹

Croire dans la neurotica, c'était aussi croire les récits des hystériques. On pourrait avancer que Freud a adopté une position de crédulité, pour prendre au sérieux ce qu'elles disaient. Etre croyant pour en quelque sorte pouvoir ensuite se débarrasser de cette croyance tout en conservant les éléments précieux qu'elle avait permis de trouver : Il y a bien du sexuel à l'origine de la névrose mais il ne se caractérise pas forcément par une réalité des faits.

Nous savons bien que « ne pas y croire », ne pas les croire les hystériques, était l'attitude courante dans le contemporain de Freud. L'opinion commune mais aussi celle d'un certain nombre de médecins, neurologues, faisait des hystériques des affabulatrices, des menteuses, des simulatrices ... Ne pas les

²⁷ Sigmund Freud, « Ma vie et la psychanalyse », idées/Gallimard, 1974, page 43.

²⁷ Laurence Khan, « On avait donc perdu le sol de la réalité », in *Les secrets de la séduction*, Libres cahiers de psychanalyse, n°6.

²⁹ S. Freud, *opus cité* note 26, page 45.

croire permettait aussi de ne rien savoir des abus et agressions sexuelles qu'elles avaient subies. Les croire, ces femmes, c'était prendre le contre pieds de ce qui se disait généralement des hystériques.

Les croire a permis à Freud d'aborder les choses différemment. Cela lui a permis de sortir des catégories du vrai et du faux, de la vérité et du mensonge. Une fois cela fait, il a pu, non pas ne pas croire à l'effet toxique des abus et agressions sexuelles, mais dégager un autre champ, celui du fantasme où il peut y avoir une vérité qui ne dépend pas de la réalité des faits.

Il me semble que pour Freud en tout cas, croire et penser sont liés. Même si il voudrait penser la psychanalyse comme une science, il ne procède pas en posant une hypothèse qui une fois vérifiée deviendrait une certitude. Il croit avec enthousiasme, et donc il y a du désir dans cette croyance. Le doute est alors ce qui vient porter la contradiction qui finit par déboulonner la croyance.

Au terme de ce trajet, je me demande si le terme d' « abandon » est tout à fait adéquat. Qu'est-ce que Freud a abandonné puisqu'il maintiendra jusque dans ses derniers écrits qu'il y a des cas où la séduction est réelle, mais aussi que les traumatismes sexuels ont une incidence.

Dans le texte « L'étiologie de l'hystérie », dans une note de 1924, Freud écrit : « *tout ceci est juste, mais il faut noter que je ne m'étais pas encore libéré à cette époque de la surestimation de la réalité et de la sous-estimation du fantasme.*³⁰

L'étiologie traumatique n'est pas abandonnée, elle prend une autre place, Il ne croit plus à une cause unique, l'abus sexuel comme cause de la névrose.

Il ne faut pas surestimer la réalité et sous-estimer le fantasme, dit Freud, ni l'inverse d'ailleurs. Ce que ce sont empressés de faire un certain nombre de psychanalystes à sa suite. Dans le mouvement psychanalytique on trouve des adeptes de la surestimation de la réalité et des adeptes de la sous-estimation du fantasme³¹.

Il est vrai que, dans les familles, les enfants, principalement les petites filles, peuvent être victimes d'abus sexuels. Le mouvement #MeToo et sa déclinaison

³⁰ Sigmund Freud, « L'étiologie de l'hystérie », in *Névrose, psychose et perversion* », PUF, 1974, note 2 de la page 96.

³¹ Selon Elisabeth Roudinesco : versus surestimation du fantasme, les orthodoxes, Klein. Versus surestimation des traumatismes, Alice Miller, Reich. Roudinesco dit que l'abandon de la séduction n'a cessé d'être l'objet de conflits interprétatifs.

en #MeToo inceste suffit à nous en assurer. Nous en assurent aussi les données chiffrées sur le nombre d'inceste, ou d'agressions sexuelles des enfants dans les familles dont nous disposons maintenant.

Il y a des pères, ou des hommes en position de substituts paternels, qui abusent sexuellement de leurs enfants. Nous sommes dans un temps où nous savons, il ne s'agit plus d'y croire ou pas.

Cela concerne aussi notre pratique. Retenons la leçon freudienne : si on se fixe sur le réel du trauma, il n'y aura pas d'analyse. Mais si on ne considère pas qu'un inceste, un abus sexuel est un traumatisme qui a des conséquences, alors il n'y aura pas non plus vraiment d'analyse. Claude Noële Pickmann, dans un de ses articles, qualifie l'inceste de catastrophe psychique. Elle développe l'idée que le réel de l'acte écrase la dimension fantasmatique nécessaire, que fantasme et réel se conjoignent ainsi, et que dès lors il n'y a plus d'espace pour la mise en jeu du fantasme.³²

Les deux ordres de réalité sont donc à entendre. On peut croire que tout est traumatique, ou l'on peut croire que tout est fantasmatique, mais alors cette croyance qu'elle soit d'un côté ou de l'autre, préjuge de ce que doit être l'analyse, et elle devient ainsi un préjugé de l'analyste.

Michèle Skierkowski – janvier 2024

³² Claude-Noële Pickmann, « La rencontre traumatique du sexuel », in *Figures de la psychanalyse*, 2003/1, n°8, p.21.